

II) Méthode pour le développement

Le but est d'*expliquer* petit à petit le texte, c'est-à-dire, étymologiquement, d'enlever les plis qui s'y trouvent. Voilà pourquoi il est important de trouver les différents « nœuds conceptuels » que peuvent constituer deux concepts articulés ou deux domaines entre eux (exemple : penser et croire, opposés dans le texte 1 d'Alain ; expérience scientifique et expérience philosophique dans le texte 4 de Jean Lacroix). Il s'agit de comprendre comment et pourquoi le philosophe les relie ainsi, c'est-à-dire :

1/ les différencie ; 2/ les met en rapport, dans ce cas.

Mais on ne peut se limiter à l'étude du nœud conceptuel principal du texte (c'est-à-dire son problème). Là où **en introduction** le thème, la thèse, le problème et, dans une moindre mesure, le découpage doivent être assez *généraux* pour rendre compte de la globalité du texte, **dans le développement**, il faut rendre compte de l'intégralité du texte. Il s'agit de rendre raison, de façon linéaire, de l'ensemble du texte dans sa richesse. Le développement travaille le détail pour mieux éclairer le sens global du texte, qui doit être annoncé en introduction et repris en conclusion, enrichi des analyses précises qui ont fait l'objet des moments d'explications au sein du développement.

Par exemple, toute *expression paradoxale* (qui va contre l'opinion commune, étymologiquement) doit être systématiquement interrogée. A chaque paradoxe identifié, il faut 1/ le signaler ; 2/ se demander (parfois explicitement à l'aide d'une question) pourquoi l'auteur met en avant ce paradoxe (Exemple : « Penser c'est dire non » (texte 1 d'Alain) : c'est paradoxal car l'opinion commune veut que penser quelque chose, c'est affirmer la chose que l'on pense : Autre exemple : le texte 5 de Russell : « La valeur de la philosophie doit être cherchée dans son incertitude même » : le fait que ce qui valorise une matière soit quelque chose de négatif – l'incertitude – est surprenant). Il ne faut jamais cesser de s'étonner de l'originalité de la démarche de l'auteur pour mieux rendre compte de la spécificité des thèses qu'il défend et de la manière particulière dont il les justifie.

Mais il est aussi nécessaire de définir les concepts-clés du texte : par exemple, l'explication d'un texte portant sur la philosophie, sur la conscience ou sur le bonheur ne pourra faire l'économie de donner une définition de ces concepts. Il ne s'agit pas de réciter tout son cours concernant ces notions. En revanche, donner quelques éléments (étymologie, définition du langage courant, une citation dont on donne le sens, ...) permet de mieux cerner ce dont il est question dans le texte.

De plus, quand, dans un texte, on a un verbe du type « devoir », il faut se demander (poser la question, explicitement, sur la copie) de quel type de devoir il s'agit : d'un devoir d'*ordre théorique* (Exemples : « si l'on veut être rigoureux, on doit suivre cette méthode... » ; « La valeur de la philosophie doit être cherchée [...] dans son incertitude même » : être rigoureux ou chercher la valeur de la philosophie ne saurait être une obligation morale) ou d'un devoir *d'ordre pratique ou moral* (Exemple : « Pour être heureux, on ne doit pas désirer l'impossible »). Même remarque pour le verbe « pouvoir » : il faut se demander (et écrire cette question) s'il s'agit d'une *possibilité logique*, d'une *capacité d'action*...

Bref, il ne faut pas hésiter à interroger au maximum le texte. Mieux vaut poser trop de questions au texte que de ne faire que le répéter. Le danger à éviter, dans l'explication de texte, est en effet la paraphrase, c'est-à-dire le fait de répéter, en le reformulant vaguement, le texte. Exemple : (en rapport avec la première phrase du texte 5 de Russell : dire que « Le fait d'être incertain est ce qui caractérise la philosophie, et c'est en cela qu'elle a un intérêt » = c'est une *reformulation*, pas une *explication*. Il faut en quelque sorte faire parler le texte, comme on ferait parler un suspect lors d'un interrogatoire de police. Rien ne va de soi, rien n'est évident, et ce n'est pas parce que l'auteur le dit que cela ne doit pas vous surprendre, et vous pousser à en savoir plus par le texte lui-même.

Le maximum de ces questions doivent trouver leurs réponses au sein du texte. Par exemple, on peut se demander pourquoi « la philosophie » 1.1 est désignée par **Russell** comme étant une activité unique (dans le texte 5), là où on pourrait se dire (et virtuellement, « lui » dire) qu'on peut penser qu'il y a autant de philosophies que de philosophes. Qu'est-ce qui fait, pour **Russell**, l'unité de LA philosophie ? Voilà le type même de questions qu'il faut poser au texte pour l'analyser

(étymologiquement, la « lyse » signifiant le découpage). La réponse est donnée à la fin de la phrase : c'est par l'incertitude sous laquelle se présente toute philosophie (qui implique une démarche réflexive, c'est-à-dire de retour sur soi pour mettre en doute, premièrement, ses opinions) que se fait cette unité. Autrement dit, c'est parce que chaque philosophie, malgré des réponses différentes, implique un questionnement sans cesse renouvelé que l'on peut parler de philosophie au singulier (philosophie comme type de démarche intellectuelle). Se demander pourquoi il y a là un singulier plutôt qu'un pluriel (« la philosophie » 1.1) peut paraître pointilleux ; et pourtant, la question concernant l'unité de la philosophie est capitale pour bien comprendre le texte, c'est-à-dire pour comprendre en quoi toute philosophie a de la valeur en ce qu'elle implique une démarche de doute qui nous libère de nos préjugés.

Voilà ce qu'il faut faire au sein de chaque moment : savoir poser au texte les bonnes questions, et y répondre par le texte. Mieux vaut, si l'on n'est pas sûr d'une réponse mais que l'on identifie une question, répondre de manière prudente « On peut penser que Russell évoque ici... », bref, faire une hypothèse, plutôt que de croire que le correcteur ne s'apercevra pas de ce que vous passez sous silence. Identifier les problèmes est déjà primordial, on juge par là votre attention au texte. Il n'y a rien de pire que de paraître inattentif au texte, de le commenter « de loin », prenant le *texte* comme *prétexte* pour réciter, ou en donner une idée générale vague, sans entrer dans le détail. Il faut, pour ainsi dire, savoir travailler le texte au corps pour qu'il donne toutes les réponses qu'on attend de lui. Apprendre à questionner un texte, c'est apprendre à l'expliquer.

Voilà pourquoi les questions que vous posez au texte, ou que vous vous posez face à lui doivent apparaître sur la copie. Voilà pourquoi encore il faut citer les expressions ou morceaux de phrases qu'on analyse plus spécifiquement, pour bien montrer que l'on est tout le temps DANS le texte, en train d'en éclairer le sens (faire suivre sa citation du numéro de ligne d'où on tire sa citation). Une expression comme « doute libérateur » à la fin du **texte 5 de Russell** par exemple devra ainsi être expliquée, puisque n'allant pas de soi (un doute, dans le langage courant, loin de libérer, est ce qui peut nous emprisonner, nous empêcher d'agir).

Attention aussi au piège consistant à citer une ligne entière, puis à l'expliquer : c'est petit à petit que l'on doit expliquer le sens d'une phrase, et donc analyser peu à peu ses composants. On ne doit pas citer tout un bloc de texte et l'expliquer ainsi sans isoler les mots importants, les définir, en montrer le sens ou l'articulation problématique de certains mots entre eux. De plus, même si l'explication est linéaire, au sein d'une même phase d'explication, il ne faut pas hésiter, si c'est le problème qui « saute aux yeux », à commencer par rapprocher deux expressions un peu éloignées au sein de la phrase (exemple « valeur » 1.1 et « incertitude » 1.1, dans la première phrase du **texte 5 de Russell**). L'important est de tirer du texte le maximum de ce que vous pouvez en obtenir en 4h. Pour cela, il faut s'entraîner, et savoir « hiérarchiser » les remarques que l'on a à faire sur un texte par ordre d'importance, c'est-à-dire déterminer ce qui pour vous est indispensable à la compréhension du texte, et ce qui est intéressant mais plus accessoire.

À chaque petit morceau de texte expliqué, il est nécessaire d'aller à la ligne, et de faire un alinéa (3 « gros carreaux » environ). À la fin d'un moment (c'est-à-dire d'une partie de développement), il s'agit de faire une « transition critique » : il faut faire rapidement le bilan de ce qui a été expliqué, et introduire à ce qu'il reste à analyser (exemple pour le **texte 2 de Kant** : « Nous avons donc vu, au cours de ce premier moment d'explication, la manière dont Kant justifiait que l'homme était, en général, mineur, et en quoi il en était responsable, puisque c'est par manque de courage qu'il n'actualise pas de sa puissance de pensée. Cette possibilité qu'ont les hommes de penser par eux-mêmes a été définie par Kant, nous l'avons montré, comme étant ce qui caractérise l'époque historique des Lumières. [BILAN]

Comment Kant explique-t-il, dans la suite du texte, l'origine de ce manque de courage de la plupart des hommes ? Comment compte-t-il y remédier, en philosophe, c'est-à-dire sans devenir lui-même un « tuteur » empêchant l'homme d'oser penser de façon autonome ? » [ANNONCE PROBLEMATISEE DE LA SUITE]).

⇒ Donc Transition Critique = Bilan + Questions annonçant ce que l'on va examiner ensuite.